

PRIX PIERRE-FRANÇOIS CAILLE DE LA TRADUCTION 2022

DOSSIER DE PRESSE

Eric Reyes Roher reçoit le prix Pierre-François Caillé de la traduction 2022.

Le prix Pierre-François Caillé de la traduction 2022 a été décerné vendredi 18 novembre à Eric Reyes Roher pour sa traduction de l'espagnol d'*Animaux invisibles* de Gabi Martínez, Éditions Le Pommier.



« *Il existe tout un tas de choses que je n'ai jamais vues, dit l'homme, et auxquelles je crois. Ce serait idiot de ma part de croire que le monde se limite à ce que je vois.* » L'environnement dans lequel nous évoluons est si vaste qu'il nous pousse à la curiosité. Après avoir sillonné la planète pendant quatre ans, Gabi Martínez nous livre un splendide récit de son tour du monde, empreint de découvertes et surtout de poésie, de rêves et de mystères. Nous partons en quête d'animaux invisibles, ceux qui ont déjà disparu, ceux que l'on n'aperçoit plus que très rarement, et ceux qui demeurent un mystère : le Bec-en-sabot d'Ouganda, le Moa de Nouvelle-Zélande, le Danta du Venezuela, le Tigre de Corée, le Yéti du Pakistan et... la barrière de corail d'Australie ! Étrange titre que celui de parler d'animaux – qui plus est, invisibles – quand on évoque un récif corallien...

« *Ce titre est au contraire admirablement bien senti. Il faut se référer à l'étymologie latine du mot : anima, l'âme en français. Ce terme est englobant. Quant à l'invisibilité, elle s'entend comme invisible à l'œil nu, notamment à propos d'espèces rares ou nées de l'imagination* », précise Lucile Gubler, membre du jury. « *La grande barrière de corail est un ensemble de vivants minuscules et on ne la voit certes pas de la terre, mais elle se distingue de l'espace.* » Pour Lucile, grâce à une langue simple ponctuée d'envolées lyriques, à une fluidité des propos sans aucun effet de manche et à une remarquable gymnastique pour passer du récit aux dialogues, Eric Reyes Roher a fait de cet écrit « *une très belle traduction puisqu'on ne la ressent jamais !* ».

Même constat pour Maryvonne Simoneau, également membre du jury : « *Quand on traduit de l'espagnol, il faut souvent élaguer afin d'éviter les redondances. Or cet ouvrage est une traduction superbe. Pas d'irrégularités, aucun manque d'informations, un lexique très abondant prouve d'un travail très documenté, un style riche et respectueux de l'auteur, des descriptions provocatrices d'émotion* », ajoutant avoir eu « *des bouffées d'émotion* » au point de « *relire parfois certains passages pour se délecter* ».

De cette mosaïque jonglant admirablement entre recherches scientifiques, voyages et réflexions philosophiques, les deux jurées s'accordent. *Animaux invisibles* ouvre la voie à des réflexions sur ce que nous sommes et sur ce qui nous entoure, dans sa fragilité comme dans sa splendeur. Un bouleversement où l'aléatoire et l'invisibilité font finalement partie de nous. Une forme de Jules Verne contemporain dans l'appréhension de notre monde.

Le lauréat, Eric Reyes Roher

Certains répondent à l'appel de la forêt. D'autres à celui de la littérature et des langues.

C'est le cas d'Eric Reyes Roher, qui, dès le cartable posé après l'école, préférerait faire l'ascension de montagnes de livres plutôt que de se plonger dans ses devoirs. L'amour de la littérature lui fait découvrir John Steinbeck et surtout Mario Vargas Llosa, immense source de plaisir, de pur bonheur et de découvertes dans ses années lycée.

Né d'une mère française et d'un père mexicain, il est tombé très jeune dans la marmite des langues. *« Lors de repas de famille, quand les uns ne parlent pas français et les autres pas espagnol, on est amené à traduire les propos, les sous-entendus, les blagues, les jeux de mots. Un exercice qui aide vraiment à maîtriser les finesses d'une langue. »* Voilà donc le jeune Eric qui revêt déjà ce costume de passeur. Celui que tout traducteur enfle pour révéler un auteur vers une autre langue, une autre culture.



De sa jeunesse passée à Mexico, Eric emmène dans ses valises sa passion des livres et des langues. Direction Paris où il est inscrit en hypokhâgne au Lycée Victor Hugo, puis à la Sorbonne nouvelle, pour des études de lettres modernes avec en parallèle une licence « espagnol » et une licence de didactique du français, le tout saupoudré d'un peu de latin jusqu'en maîtrise. À l'Inalco, il se lance dans l'apprentissage de deux langues mayas ; un passage par l'ESIT lui donne l'occasion d'aborder l'interprétation de conférences. Sa soif est intarissable. Eric part alors découvrir le monde. Il s'installe à Londres, à Barcelone, au Caire, puis dans le sud de la France. Abreuvé de nombreuses richesses linguistiques, il est aujourd'hui capable de traduire de l'espagnol, de l'anglais et du catalan en français, mais aussi vers l'espagnol !

Sa première expérience de traduction remonte à ses années d'étudiant. *« C'est en m'attaquant aux poèmes du Péruvien César Vallejo pour une revue de littérature créée par des camarades d'hypokhâgne que je suis tombé dans la traduction littéraire. »* Il fait quelques tentatives lors de son cursus universitaire, mais elles restent inabouties. *« Je pense qu'il faut une certaine maturité et une bonne dose de confiance pour traduire... et j'en manquais. Puis, la découverte et la beauté de textes m'ont fait revenir à la traduction ; cette volonté d'en être l'auteur par procuration ou par rebond. Au début, on déteste ce que l'on fait, et le temps permet d'apprécier un peu plus son travail. »*

En 2018, après une résidence de dix semaines à la « fabrique des traducteurs » au Collège International des Traducteurs Littéraires à Arles, Eric se voit confier par le Seuil la traduction d'*Apprendre à parler avec les plantes*, un roman de Marta Orríols. *« Ma première version n'était pas extraordinaire. J'avais trop peur de dénaturer le texte, de trahir l'auteure, d'y imprimer ma patte. »* Les échanges avec l'éditrice lui sont extrêmement utiles. *« Elle m'a montré les attentes d'un éditeur, comment devenir auteur soi-même »*. De là, Eric se lance dans la traduction d'*Animaux invisibles*, *« en évitant une traduction servile, en changeant parfois le rythme mais tout en respectant la phrase baroque de Gabi Martínez »*.

« Ce livre est une démarche originale qui consiste à partir en quête d'animaux invisibles. Un projet fou qui fait voyager pour ne pas voir, et qui pose cette question : n'est-il vraiment vivant que ce qui est visible ? » Ainsi, du bec-en-sabot qui

se dissimule aux yeux des humains, du moa exterminé par les Maoris au 15^e siècle ou encore du légendaire yéti dans les cimes de l'Hindou Kouch dont les témoignages d'hommes l'ayant aperçu montrent qu'il faut peut-être parfois prêter oreille aux récits... « *Tout ce mélange, associé à une réflexion sur la biodiversité fait que ce livre a un vrai sens. Il est comme un manuel des bonnes pratiques : apprendre à ralentir, ne pas céder au tourisme de masse, ne pas aller chercher les animaux qui ne veulent pas nous voir... Il y a de la poésie dans l'écrit de Martínez et c'est un réel plaisir de faire vivre ce texte en français* ». Eric n'a pas échangé avec l'auteur, mais il a pris connaissance de son écriture en lisant ses textes précédents, en suivant ce spécialiste du *nature writing* dans la presse... et en allant voir systématiquement les auteurs cités dans le texte.

Parmi les défis rencontrés dans la traduction d'*Animaux invisibles*, Eric en liste plusieurs.

Le premier est directement lié à l'espagnol. Cette langue n'a aucun *a priori* sur la répétition lexicale et sur la redondance des idées... contrairement au français. « *Dans tout le texte, j'ai dû supprimer au maximum 2 ou 3 phrases. Faire ça, c'est trahir le phrasé, le rythme de l'auteur. Il faut donc s'atteler à donner autant de poids, accorder la même présence* ». Quant aux nombreux synonymes qu'il faut trouver quand on traduit de l'espagnol, Eric affirme plutôt avoir dû limiter les ardeurs de Martínez. « *C'est un auteur qui aime la langue, qui possède un lexique très riche et qui apprécie le recours aux synonymes. J'ai dû en supprimer quelques-uns, c'est dire* ».

Autre défi : le style de Martínez, parfois elliptique. Il pose des idées et c'est au lecteur de faire le travail d'interprétation. « *J'ai donc parfois facilité la lecture en ajoutant un mot, plutôt que d'opter pour des notes de bas de page. Ou lorsqu'il met en résonance tout au long du chapitre, sans jamais l'articuler explicitement, le blanchiment mortel de la barrière de corail et celui de la population australienne. Sur terre comme en mer, blanc est synonyme de destruction. Une idée qui structure le chapitre comme une sorte de colonne vertébrale.* » C'est un auteur qui glisse énormément de références sans les mentionner. « *Sa poésie est imprégnée de données réelles. Il y a un substrat scientifique. Il faut donc comprendre le concept, aller creuser afin de rendre à l'identique ce qui est mentionné. 80 % des fois, le terme qui a l'air profane est en fait technique.* » Cette traduction a demandé un gros travail de recherches et de rigueur car Martínez cite beaucoup de lieux, d'animaux, d'objets, de configurations naturelles et géologiques. « *Parfois, il m'a fallu faire le chemin inverse et, plutôt que de traduire le concept par un régionalisme ou un terme laid en français, j'ai préféré retenir des expressions plus passe-partout, comme ces massifs végétaux ou ces trouées de sable sur la côte accidentée de Nouvelle-Zélande.* »

Il a aussi fallu se confronter au parler des locaux, au Venezuela par exemple. « *Conserver le registre, l'oralité, la familiarité, les tics de langage mais savoir abandonner sans regrets les idiomatismes d'une culture.* »

« *Un livre n'est jamais traduit, il est emporté dans une autre langue* », écrit Marguerite Duras. Eric a su nous emmener dans un ailleurs délicieux et instructif. Il a mis à disposition les richesses de ce texte, véritable promesse d'aventure. Désigné lauréat 2022, il voit dans le prix Caillé une reconnaissance de la profession, « *la plus belle récompense, extrêmement gratifiante, car elle s'inscrit dans la durée et émane de mes consœurs et de mes confrères* ». Pour lui, ce prix permet de faire son travail avec plus de sérénité. « *Il insuffle un regain de confiance, car on doute à chaque mot. Traduire, c'est faire des choix en priant très très fort de faire les bons* » !

Un prix qui met les traducteurs à l'honneur

Décerné depuis 1981 par la Société française des traducteurs (SFT) avec le concours de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT), le prix Pierre-François Caillé de la traduction récompense chaque année un traducteur ou une traductrice qui débute dans l'édition (maximum trois ouvrages traduits et publiés au moment de l'appel à candidatures). Ce prix est doté de 3 000 euros.

Bernhard Lorenz, président du jury, rappelle la triple vocation du prix : *« récompenser un traducteur talentueux en début de carrière dans l'édition, attirer l'attention du grand public sur le métier de traducteur et contribuer à la reconnaissance de celui-ci. »*

À ce jour, cette distinction a récompensé 39 traductions de 18 langues sources dont l'anglais, l'espagnol, l'italien, mais aussi le turc, le japonais, le russe, le grec, le roumain, le néerlandais, le suédois, l'islandais, le chinois et en 2017, pour la première fois, l'allemand.

Le jury du prix est composé d'une petite quinzaine de traducteurs professionnels, en exercice ou retraités, dont plusieurs anciens présidents de la SFT et des enseignants en traduction. Ils ont cette année examiné douze livres, traduits de l'hindi, de l'allemand, du biélorusse, du malgache, de l'anglais, de l'italien et de l'ukrainien.

Extrait de la traduction d'Eric Reyes Roher

Un babouin grimpa le long d'un tronc à 2 mètres seulement. De quelle espèce, parmi les trente recensées ? L'anubis. La nature se manifestait à cet instant dans toute sa diversité luxuriante. Avec ses acajous. Ses *mvule*. Ses *musizi*. Ses palmiers. Ses *climbers*. Ses plantes grimpantes. Ses fougères. Ses cactus comme des obélisques. Des baldaquins ramés qui recouvraient l'humus sous un épais feuilletage à l'abri de troncs freinant les assauts du vent. Des racines comme des éponges pour parer aux inondations.

À cet instant, la pompe végétale produisait l'évapotranspiration qui, dans quelques heures, s'agglutinerait sous forme de nuages délicats. Les plantes digéraient leur juste ration de glucose et d'oxygène. Tout autour s'affairaient des usines forestières à miel, cire, caoutchouc, champignons. Les microorganismes cellulaires se reproduisaient. Ainsi que les agents infectieux. Et les plantes curatives que les autochtones employaient pour combattre le paludisme, la dysenterie, la leucémie, la syphilis par spirochètes.

Sur le bord de la route, trois hommes moissonnaient l'immensité à l'aide de menues faux, dispersant les brins d'herbe. Pourtant, mis à part les humains et les singes, nous ne distinguons aucun autre animal dans le treillage vert, pas même un oiseau. Plus de mille espèces vivent ici, mais là, sous nos yeux, pas l'ombre d'une plume. Pas même un gris du Gabon, ce perroquet si commun. Nous savions qu'il s'y trouvait et qu'il ne craignait pas l'homme. Et pourtant, rien. Pas même un gris du Gabon.

« Si les voyageurs modernes souhaitent retrouver les émotions qui furent celles des premiers pèlerins, il leur faudra aiguïser leurs sens du goût et de l'odorat, aujourd'hui trop délaissés », avait noté l'anthropologue Margaret Mead lors de son séjour dans la Papouasie de 1925. En ajoutant : « Le cinéma et le phonographe ont annulé ces deux autres sens, et le toucher ne semble pas avoir beaucoup d'importance par ici. » L'écrivain Lawrence Osborne reprenait cette réflexion un siècle plus tard, suggérant que « la grande diaspora du voyage occidental pourrait bien être une quête à l'aveuglette destinée de recouvrer les sens ». Mead et Osborne résonnent à présent comme des oracles face ces quatre occidentaux urbains penchés sur la forêt tropicale incapables d'entra-percevoir ne serait-ce qu'un vulgaire perroquet gris.

Lors de l'escale consacrée aux chutes Murchison, le *ranger* Dennis nous raconta bien des choses avant d'avaler sa fourmi.

« C'est mon domaine, tout ça, la jungle », avait-il déclaré en ouverture.

Il louchait. À l'évidence, il voyait les choses différemment. À l'ombre d'un arbuste élancé surplombant les eaux cabriolantes du Nil, il nous parla des hippopotames et des *baboons* (babouins). Des buffles et des *warthogs* (phacochères). C'était un expert en arbres et mammifères. Mais sur les oiseaux, il en savait plus encore.

« Mon obsession, ce sont les oiseaux. Tu m'offres une cigarette ? », demanda-t-il à Yolanda, qui l'écoutait en fumant. Elle lui tendit l'une de ses Embassy. Dennis aspira un grand coup, l'air de réfléchir à la kératine sur la plume gouvernail du pélican. Ou à Rousseau soutenant que le langage humain provenait des oiseaux. Comme s'il était

remonté 150 millions d'années en arrière et assistait au picotement d'un oisillon cassant de l'intérieur sa coquille primordiale du bout de sa dent embryonnaire.

« La savane tropicale est une niche écologique, dit-il. Autrement dit, on y trouve beaucoup d'oiseaux. Mais qui ne se laissent pas voir aisément. Ils préfèrent se dissimuler dans le feuillage. Et puis, bien souvent ils se déplacent seuls. Ces espèces sont dépourvues d'instinct grégaire, elles sont du genre dispersé. »

D'un arbrisseau sec s'est envolé un oiseau que personne ne connaissait, mis à part Dennis. Il tira de nouveau sur sa cigarette.

« On prétend que les oiseaux ont appris à voler à force de pratiquer la fuite », dit-il en s'avançant jusqu'à un mirador installé au ras de l'eau pour mieux contempler la formation des cascades. Nous avançâmes à tâtons le long des roches polies et humides jusqu'à un escarpement qui dominait les chutes. Calé entre deux pierres, il raconta l'histoire du couple d'Indiens venus admirer cette merveille d'en haut. Manifestement, l'homme s'était trop penché au-dessus du vide et était tombé dans l'abîme. La femme, ne pouvant accepter ce drame, s'était précipitée à son tour. C'était en 1968. L'année suivante, l'homme marchait sur la lune.

« Comme c'est curieux, dit John. L'homme est allé sur la lune, en Antarctique et se déplace à travers la galaxie. Mais personne n'a jamais posé le pied sur cette écume. »

Les chutes Murchison grondaient au-dessus de nos têtes, absorbant nos regards vers ce cœur spumescant d'où naissait la cascade. Après en avoir arraché le bout, Dennis rangea sa cigarette dans une poche et moi je savourais la beauté de la phrase de John, dont l'évocation avait fait remonter d'autres souvenirs, tandis que nous marchions à travers la forêt. Il est communément admis qu'il ne reste sur la planète plus aucun lieu inconnu à l'homme et que tout a été plus ou moins quantifié, mais en foulant les sentiers poussiéreux du Budongo naissait dans mon esprit la conviction qu'il existait un monde vivant impossible à appréhender, car encore dissimulé.

D'après le dernier recensement, et malgré un simulacre de connaissance et de maîtrise que l'être humain s'obstine à transmettre aux nouvelles générations, la science n'est parvenue à classer qu'un dixième des espèces sur Terre. Ce qui signifie qu'il reste encore tout un univers à raconter. Et des endroits suffisamment isolés, inexplorés et inconnus pour accueillir le battement des neuf dixièmes restants.

Aujourd'hui, entrer dans un lieu vierge de chiffres s'apparente à pénétrer au cœur de x , dans l'inconnue de l'équation qui a pour résultat la Terre. Un x regorgeant de bêtes. D'animau(x).

Extrait reproduit avec l'autorisation de l'éditeur.

Derniers communiqués de presse publiés sur le sujet

[2022-11-24 : Eric Reyes Roher, lauréat du 37^e prix Pierre-François Caillé de la traduction](#)

[2022-11-10 : Les ouvrages en lice 2/2 pour le prix Pierre-François Caillé de la traduction](#)

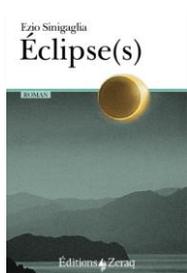
[202-11-03 : Les ouvrages en lice 1/2 pour le prix Pierre-François Caillé de la traduction](#)

[2022-07-26 : Sélection 2022 illustrée du prix Pierre-François Caillé de la traduction](#)

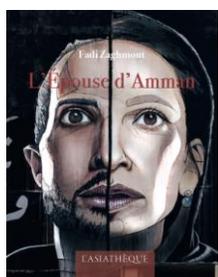
[2022-07-26 : Sélection 2022 du prix Pierre-François Caillé de la traduction](#)

Finalistes du prix Pierre-François Caillé de la traduction 2022

Outre Eric Reyes Roher pour sa traduction de l'espagnol *Animaux invisibles* de Gabi Martínez (Éditions Le Pommier), d'autres traducteurs et traductrices avaient été retenus par le jury du prix Pierre-François Caillé pour l'édition 2022 :



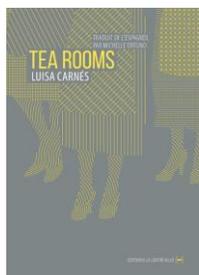
Émeline Plessier, pour sa traduction de l'italien *Éclipse(s)*, d'Ezio Sinigaglia, aux Éditions Zeraq.



Davide Knecht assisté de Thomas Scolari, pour sa traduction de l'arabe (Jordanie) *L'Épouse d'Amman*, de Fadi Zaghmout, aux Éditions L'Asiathèque.



Aurélien Berlan, pour sa traduction de l'allemand *La Fin de la mégamachine*, de Fabian Scheidler, aux Éditions du Seuil.



Michelle Ortuno, pour sa traduction de l'espagnol *Tea Rooms, femmes ouvrières*, de Luisa Carnés, aux Éditions La Contre Allée.

Le soutien de la DGLFLF

« Pour la DGLFLF, le prix Pierre-François Caillé permet de donner un coup de projecteur sur l'activité de traduction et le métier de traducteur. Notre soutien de longue date, s'est poursuivi en 2016 par une contribution à la création d'un site internet dédié (prixcaille.fr) et à l'élaboration d'une identité visuelle.

La DGLFLF a en effet pour mission de promouvoir la diversité linguistique, et le traducteur est un maillon essentiel de la préservation de cette diversité. Car une langue n'est pas seulement un outil de communication, mais chaque langue est aussi une vision du monde : chaque langue donne une façon différente de construire le sens, une clé différente d'interprétation du monde. De ce fait, choisir une langue unique serait opter pour une pensée uniforme. Comme dirait Karl Kraus dans ses aphorismes « la langue est la mère, et non la fille, de la pensée ». C'est le traducteur qui nous permet, grâce à la magie de la traduction, de passer d'un monde à l'autre et de préserver la diversité de la pensée humaine et des expressions culturelles. Soutenir la traduction est donc un enjeu de biodiversité culturelle et intellectuelle. »

Gaïd Evenou

Cheffe de la mission Langues de France et Outre-mer de 2016 à avril 2019, DGLFLF

Lancé officiellement lors de la remise du prix 2017, le site prixcaille.fr permet de retrouver la liste des lauréats depuis la création en 1981, les membres qui constituent le jury, ainsi que le règlement du prix.



Prix Pierre-François Caillé de la traduction

Accueil

Traducteur-trices

Éditeur-trices

Lauréat-es

Œuvres sélectionnées -

Règlement

Jury

Presse

Galerie -

Présentation

Comment vibrer, pleurer, se passionner en lisant des œuvres du monde entier, fiction ou non-fiction, sans l'aide d'une traduction ? C'est mission impossible !

Si l'on pense aux livres qui nous ont marqués, le français n'est pas toujours, loin s'en faut, leur langue d'origine.

Fondé en 1981, le prix Pierre-François Caillé de la traduction, en récompensant un traducteur ou une traductrice en début de carrière dans l'édition, vise à encourager les talents.

La prochaine remise du prix Pierre-François Caillé de la traduction aura lieu :

- 18 novembre 2022
- ESIT - Campus Nation, 8 avenue de Saint-Mandé – 75012 Paris
- Inscription obligatoire : secretariat@sft.fr 

À propos de la SFT

Syndicat professionnel créé en 1947, la Société française des traducteurs (SFT) rassemble, informe et soutient les traducteurs et interprètes, défend leurs intérêts, et met en lumière leur savoir-faire. Ses commissions représentent les nombreux visages et réalités des métiers de la traduction. Indépendants, salariés, experts judiciaires, traducteurs techniques, rédactionnels ou littéraires, interprètes de conférence, enseignants et chercheurs, étudiants ou encore retraités, les plus de 1 600 adhérents de la SFT sont tous signataires d'un code de déontologie.

Premier groupement de professionnels du secteur en France, le syndicat forme une interface naturelle avec donneurs d'ordre, pouvoirs publics et des organismes tels que la CIPAV, le FIF PL ou l'AFNOR. La SFT est membre fondateur de la Fédération internationale des traducteurs (FIT) et membre de l'Union nationale des professions libérales (UNAPL).

Œuvrant à la professionnalisation et à la spécialisation des praticiens, la SFT propose tout au long de l'année des formations et événements variés, sur l'ensemble du territoire français, et publie sur des thèmes riches. Le syndicat entretient également des liens étroits avec ses associations sœurs, d'éminents partenaires institutionnels, ainsi qu'avec les écoles et universités qui forment les traducteurs et interprètes de demain.

www.sft.fr

À propos de l'ESIT

L'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) a été fondée en 1957. Actuellement rattachée à l'Université Sorbonne nouvelle – Paris 3, elle délivre trois masters professionnels accessibles aux titulaires d'une licence, quelle qu'en soit la spécialité : [Interprétation de conférence](#), [Traduction éditoriale, économique et technique](#), et [Interprétation en langue des signes française](#). L'ESIT prépare en outre au [master 2 Recherche](#) et au [Doctorat en Traductologie](#).

De par la dimension professionnelle de ses formations, l'ESIT se démarque nettement des filières de langues : les cursus qu'elle propose sont ouverts à des étudiants ayant des profils très divers – pour plus de la moitié étrangers – dans une trentaine de combinaisons linguistiques. Les enseignants sont des praticiens confirmés de la traduction ou de l'interprétation. Ses formations répondent à des besoins avérés du marché, tant en traduction qu'en interprétation de conférence ou interprétation LSF. À leur sortie de l'École, les diplômés s'intègrent très rapidement dans la vie professionnelle et exercent en libéral ou comme salariés au sein d'entreprises industrielles ou commerciales, du secteur public ou associatif et des organisations internationales, en France et à l'étranger.

La réputation de l'ESIT auprès des professionnels comme des chercheurs en traductologie dépasse largement les frontières de l'Hexagone. Elle s'est forgée sur une démarche pédagogique originale fondée sur la « Théorie interprétative de la traduction », également appelée « École de Paris » à l'étranger. L'ESIT entretient par ailleurs des relations étroites avec nombre d'institutions et établissements étrangers pour favoriser les échanges d'étudiants et d'enseignants. Elle contribue ainsi à la diffusion de bonnes pratiques d'enseignement et d'exercice des métiers d'interprète et de traducteur à l'échelle européenne et internationale.

[Présentation de l'école](#)

À propos du prix Pierre-François Caillé de la traduction

Fondé en 1981 et doté de trois mille euros, le prix Pierre-François Caillé de la traduction est décerné par la Société française des traducteurs (SFT), avec le concours de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) de l'Université Sorbonne nouvelle Paris 3. Il a été instauré en mémoire de Pierre-François Caillé (1907-1979), président d'honneur de la SFT – dont il fut l'un des créateurs – et président fondateur de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Ce pionnier s'est illustré dans presque tous les métiers de la traduction : doublage, sous-titrage, traduction littéraire et interprétation. Il a notamment traduit de l'anglais le roman de Margaret Mitchell *Autant en emporte le vent* et assuré le doublage du film qui en a été tiré. Si ce prix lui rend hommage, il a surtout pour vocation d'attirer l'attention du grand public sur le métier de traducteur et de contribuer à sa reconnaissance, en distinguant un traducteur en début de carrière dans l'édition.

www.prixcaille.fr



Siège : SFT – 19 boulevard Marie et Alexandre Oyon – 72100Le Mans
Téléphone : 01 84 79 15 00 – e-mail : secretariat@sft.fr – www.sft.fr